

Iphigénie

de

Ève Arros

Iphigénie promène son embryon sans nom et son chien Pilopoïlou dans la ville. Promène, promène. Les rues, les passants, les autres chiens. Soudain, elle a l'impression d'avoir échappé quelque chose. Elle regarde en arrière, rien. Continue sa promenade. Oups! encore! Toujours rien derrière elle. Puis, elle sent quelque chose sur sa peau, comme une sueur visqueuse et granuleuse en même temps. Sensation nouvelle, mais étrangement familière aussi. Elle regarde son bras nu et voit que la drôle de sueur est rose et se met à couler, à dégouliner à terre avec un drôle de petit bruit inattendu. Inentendu. Figée en plein milieu du trottoir, elle tourne lentement les yeux dans leurs orbites pour voir si on l'a remarquée. Non, la rue est maintenant complètement déserte. Même Pilopoïlou est occupé à flairer les traces d'autres chiens. Elle comprend alors que ce spectacle se déroule pour elle seule, comme dans un voyage de champignons magiques. De très haut, elle s'observe, écrasant du bout du talon l'une des gouttelettes nacrées sur le trottoir. Cela fait un bruit de porcelaine brisée. Aussitôt, un doux tremblement lui part du bas du ventre, puis s'accroît, envahit son corps dans un crescendo qui lui martèle les tympanes par en dedans. Elle se croise les bras dans un réflexe inutile, pour essayer d'arrêter le suintement rose. Les gouttes deviennent de plus en plus grosses. Maintenant, elles fleurissent en beaux pétales fragiles en heurtant le ciment chauffé par le soleil, avant de s'effondrer dans un tintement délicat. Un mélange d'inquiétude et d'émerveillement s'empare d'Iphigénie, comme si un doux secret était sur le bord de se révéler. Ses jambes flageolent. Elle va se traîner de l'autre côté de la rue, aux pieds de la statue qui se tient la tête entre les deux mains. Prenant la même pose que la statue, elle

essaie de réfléchir pendant que la sueur rose s'étend en une flaque visqueuse autour d'elle. Puis «Ça» se met à l'envahir. Ces gouttes d'apparence si fragiles lui emplissent les entrailles et se mettent à fleurir dans ses veines comme un corail. Ses forces physiques l'ont complètement abandonnée. Iphigénie se sent toute seule dans l'Univers, seule comme nous le sommes tous, quand vient l'instant de naître et de mourir. Elle n'offre aucune résistance et se laisse envahir par ces émanations qui se mêlent sans gêne à ses propres chairs. Maintenant, elle se sent branchée. Elle est au courant. Sa mort et celle de l'Autre, son embryon. Pilopoïlou regarde la scène, trop émerveillé par le fragile spectacle de la dissolution d'Iphigénie pour lamenter sa mort imminente. Les os d'Iphigénie craquent doucement, tels des fossiles de verroterie, puis disparaissent, diaphanes, devant la statue qui apparaît de plus en plus solide en comparaison. Et puis, pouf! Iphigénie n'est plus sur cette terre. Elle s'est dématérialisée. «Morte». Peut-être se rematérialisera-t-elle ailleurs. Tout ce qu'on sait d'elle, sur la Planète Bleue, c'est qu'elle est partie sans laisser d'adresse. Ce soir, ce sera la nouvelle lune. Hier aussi c'était, demain encore un peu, puis elle recommencera à être plus visible. La lune. Personne ne pleurera son départ, à Iphigénie, pas plus qu'on ne pleure celle de la lune. Sauf son amant Eusèbe, peut-être, et encore seulement s'il pouvait pleurer. D'ailleurs, il le savait déjà. Lui, il choisit de vivre. Pilopoïlou aussi.